

# SUSAN FALUDI

PRIX PULITZER

# BACKLASH

LA GUERRE FROIDE  
CONTRE LES FEMMES

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR  
LISE ÉLIANE POMIER, ÉVELYNE CHATELAIN,  
THÉRÈSE REVEILLÉ

*des femmes*  
Antoinette Fouque



# BACKLASH

Titre original : *Backlash, The Undeclared War Against Women*

© 1991, Susan Faludi

First published by Crown Publishers, USA

© 1993, *des femmes*-Antoinette Fouque

pour la traduction en langue française

33-35 rue Jacob, 75006 Paris.

[www.desfemmes.fr](http://www.desfemmes.fr)

2020, seconde édition de poche.

ISBN PDF : 9782721007834

ISBN PNB PDF : 9782721007858

SUSAN FALUDI

# BACKLASH

LA GUERRE FROIDE CONTRE LES FEMMES

*Traduit de l'américain par*

LISE-ÉLIANE POMIER, ÉVELYNE CHATELAIN,  
THÉRÈSE RÉVEILLÉ

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

*des femmes*  
Antoinette Fouque

*À ma mère,  
Marilyn Lanning Faludi*

## REMERCIEMENTS

Au fil des années consacrées à l'élaboration de cet ouvrage, ma dette n'a cessé de s'accroître. C'est un miracle que les auteurs aient encore des amis quand ils en sont à écrire les remerciements. J'ai cette chance d'avoir été entourée d'amis fidèles, sans rancune, et qui m'ont énormément aidée.

L'aventure a commencé en 1986. J'écrivais alors un article sur l'étude Harvard-Yale pour *West*, le supplément dominical du *San Jose Mercury News*. Merci tout d'abord à Jeffrey Klein, mon rédacteur en chef à l'époque, de m'avoir si tôt et si efficacement soutenue dans mon entreprise. Il m'a permis de mener mes recherches, puis d'engager la rédaction en m'accordant un congé de longue durée et en acceptant de publier une série d'articles sur la condition des femmes qui allait constituer la trame de ce livre. J'ai ensuite eu la chance d'avoir Greg Hill pour directeur au *Wall Street Journal*. Il a accepté de me garder dans son équipe pendant que je terminais la rédaction, et m'a accordé plusieurs semaines de congé pour me permettre de faire diverses corrections. Merci à lui, ainsi qu'à mes confrères et consœurs du bureau de San Francisco du *Wall Street Journal* pour leurs encouragements et leur compréhension.

Edie Gelles, à l'Institut de recherches sur les femmes et les *genres* de l'université Stanford, m'a été d'un grand secours intellectuel en me donnant accès

aux conférences de l'institut, ce qui m'a permis de disposer d'un formidable lieu d'échanges pour tester mes idées, et en me prêtant une oreille attentive et intelligente. Je lui en suis infiniment reconnaissante, de même qu'à tous les chercheurs de l'institut qui ont bien voulu me faire part de leurs suggestions et de leurs critiques.

Merci à mon agent littéraire, Sandra Dijkstra, pour avoir d'emblée cru à ce projet à une époque où il était encore très flou, et avoir défendu le livre avec tant d'énergie. Merci à Jane Von Mehren, éditrice chez Crown Publishers, qui a eu la gentillesse de m'aider à mettre en forme, avec enthousiasme, mes liasses de notes épaisses comme des annuaires, lors de mes premiers faux départs. J'exprime toute ma gratitude à Betty Prashker, qui m'a constamment soutenue depuis le début. Je remercie aussi tout particulièrement Irene Prokop, Andrea Connolly et Penny Simon, ainsi que tous ceux et celles, chez Crown Publishers, qui ont permis à cet ouvrage de paraître et qui ont bien voulu accepter des corrections de toute dernière minute. Je suis également très reconnaissante à Christina Pattarelli et à Rebecca Carroll d'avoir volé à mon secours en traquant quelques ultimes ouvrages ou revues pour me permettre d'inclure de nouveaux éléments au dernier moment.

Je n'aurais guère avancé sans l'aimable coopération de nombreux experts, des statisticiens du Bureau du recensement aux spécialistes de la santé mentale, que j'ai sollicités pour mener à bien mes recherches. À de très rares exceptions près, ils m'ont consacré sans compter leur attention et leur temps pour répondre à mes questions et me fournir les données nécessaires. Et je ne serais pas allée très loin non plus sans les travaux des auteurs et chercheuses féministes dont l'impressionnante érudition m'a procuré une source d'inspiration et quantité d'idées essentielles.

Beaucoup de mes amis m'ont été d'un précieux secours. Merci à Sarah Winterfield, qui a relu mes premiers manuscrits-fleuves et supporté nos échanges



parfois quotidiens. À Phil Winterfield, qui a su dompter un ordinateur souvent rebelle. À Barbara McIntosh, Lisa Scalapino, Kathy Holub, Sara Frankel, Peggy Orenstein, Cathy et David Massey, qui sont venus maintes et maintes fois à la rescousse. Merci à Robert Faludi, qui a su m'éloigner de l'angoisse de la page blanche avec sa perpétuelle bonne humeur. Merci du fond du cœur à Gary Kamiya pour son inlassable empressement à défendre le projet, pour toutes ses délicates attentions et ses exceptionnels talents de cordon-bleu. J'adresse enfin à Scott Rosenberg des remerciements spécialement chaleureux pour avoir relu ces pages avec une intelligence et une rigueur dont tout l'ouvrage témoigne.

Je dédie ce livre à ma mère, qui s'est trouvée, jeune femme, confrontée elle aussi à la revanche et qui a dû livrer bataille pour préserver son indépendance. Je l'ai écrit dans l'espoir que les futures générations de femmes n'aurent pas à mener le même combat.

## INTRODUCTION

### LA FAUTE AU FÉMINISME

Être femme en Amérique, à l'approche du XXI<sup>e</sup> siècle, quelle chance extraordinaire ! C'est ce qu'on nous dit en tout cas. Les barrières sont tombées, affirment les politiques. Les femmes "y sont arrivées", jubilent les publicitaires de Madison Avenue. Le combat des femmes pour le droit à l'égalité "est largement gagné" titre le magazine *Time*.<sup>1</sup> N'hésitez pas, inscrivez-vous dans n'importe quelle université, postulez dans n'importe quel cabinet d'avocats, demandez un crédit dans n'importe quelle banque. Les femmes sont désormais si bien loties, disent les chefs d'entreprise, que la lutte pour l'égalité des chances n'est plus une priorité. Les femmes sont devenues à tel point "égales", constate le législateur, que l'amendement pour l'égalité des droits est devenu inutile. Les femmes ont déjà "tellement", explique l'ex-président Ronald Reagan, que la Maison Blanche n'a plus aucune raison de les nommer à des postes de responsabilité.<sup>2</sup> Même les publicités d'American Express font l'apologie de l'indépendance des femmes, pas de façon totalement désintéressée il est vrai. Les femmes sont enfin considérées comme des citoyens à part entière.

Et pourtant...

Derrière cette victoire des Américaines célébrée à grand bruit, derrière cette reconnaissance unanime et sans cesse réaffirmée du droit des femmes à disposer d'elles-mêmes, un autre message se fait jour. Et il dit

ceci aux femmes : vous avez enfin conquis la liberté et l'égalité, mais pour votre plus grand malheur.

Ce constat de désespoir est placardé partout. À la devanture des kiosques à journaux, sur les écrans de télévision ou de cinéma, dans les slogans publicitaires, les cabinets médicaux et les travaux universitaires. Les femmes qui travaillent risquent d'être "épuisées" et de ne pas faire d'enfants. Celles qui vivent seules sont "en manque de maris". Celles qui n'ont pas d'enfant sont "déprimées et désemparées", déclare le *New York Times*, et leur nombre ne cesse d'augmenter.<sup>3</sup> À en croire *Newsweek*, les "femmes sans mari" sont "hystériques" et traversent "une grave crise de confiance".<sup>4</sup> Les ouvrages de vulgarisation médicale l'expliquent : les femmes qui occupent des postes importants présentent, fait sans précédent, toutes sortes de troubles provoqués par le stress, chute des cheveux, hyperexcitabilité, alcoolisme, voire crises cardiaques.<sup>5</sup> Et les manuels de psychologie sont formels : la solitude des femmes indépendantes "pose aujourd'hui un problème majeur de santé mentale".<sup>6</sup> Betty Friedan elle-même, qui fut pourtant une féministe de la première heure, dit que les femmes traversent actuellement une nouvelle crise d'identité et affrontent des "problèmes sans nom".<sup>7</sup>

En quoi les Américaines méritent-elles cet excès d'honneur et cette indignité ? Pourquoi leur moral est-il si bas alors que leur place dans la société n'a jamais été aussi élevée ? Et si les femmes ont obtenu ce qu'elles demandaient, d'où vient le malaise actuel ?

De leur égalité, et uniquement de là, répète-t-on au cours de la dernière décennie. Si les femmes sont malheureuses, c'est parce qu'elles sont libres. Elles sont les esclaves de leur propre libération. Elles se sont tellement battues pour obtenir les couronnes de laurier de l'indépendance qu'elles ont oublié les couronnes de fleurs d'oranger. Elles ont obtenu de maîtriser leur fécondité, mais pour mieux la détruire. Pour réaliser leurs rêves professionnels, elles oublient de vivre la seule aventure féminine exaltante. Le plus farouche

ennemi des femmes, dit la rumeur persistante, c'est le mouvement des femmes.

“En conquérant leur liberté, les femmes de ma génération ont pu accéder aux plus hauts salaires, fumer leurs propres cigarettes, choisir d'être mères célibataires, disposer de centres SOS femmes violées, obtenir des crédits personnels, aimer en toute liberté et consulter des femmes gynécologues. En contrepartie, elles ont été privées de ce sur quoi leur bonheur est la plupart du temps fondé, à savoir les hommes”, écrit Mona Charen, étudiante en droit, dans un article publié dans *National Review* sous le titre “L'erreur des féministes”.<sup>8</sup> Le journal appartient certes à la presse conservatrice, mais on trouve ailleurs le même genre d'attaques contre le mouvement des femmes. “Nous faisons partie de la génération sacrifiée du féminisme”, déplore Elisabeth Mehren, chroniqueuse au *Los Angeles Times*, dans un dossier de *Time*.<sup>9</sup> Les femmes de la génération du baby-boom, comme elle, ont été trompées par le féminisme. “Nous avons cru à tous ce discours”, explique-t-elle. Dans *Newsweek*, Kay Ebeling qualifie le féminisme de “grande expérience ratée” et soutient que les femmes de sa génération qui en ont été les protagonistes en sont aussi les victimes.<sup>10</sup> Même les magazines féminins s'en mêlent lorsque *Harper's Bazaar* accuse le mouvement des femmes de “nous avoir fait perdre et non gagner du terrain”.<sup>11</sup>

Depuis une dizaine d'années, différents journaux, du *New York Times* à *The Nation* en passant par *Vanity Fair*, ne cessent de mettre le féminisme en accusation avec des gros titres aussi évocateurs que “L'ÉCHEC DU FÉMINISME” ou “LA TERRIBLE VÉRITÉ SUR LA LIBÉRATION DES FEMMES”.<sup>12</sup> Pour les journalistes, la lutte pour l'égalité des droits est responsable de tous les maux des femmes, de leurs dépresses à leur faible taux d'épargne, du suicide des adolescentes aux problèmes de peau et d'anorexie. Les réalisateurs de l'émission “Today” expliquent que la clochardisation des femmes est un effet de la libération des femmes.<sup>13</sup> Un journaliste prétend même dans le

*Baltimore Sun* que les féministes ont encouragé les débordements de violence au cinéma car en banalisant la "violence" de l'avortement, elles ont contribué à banaliser les meurtres sur grand écran.<sup>14</sup>

Le cinéma hollywoodien se met à défendre, lui aussi, des thèses analogues en montrant des femmes émancipées qui errent, l'œil hagard, entre des murs nus, payant leur liberté d'un lit désert et d'une absence d'enfant, destin dont *Liaison fatale* ne donne que l'exemple le plus connu. "Mon horloge biologique sonne si fort qu'elle me réveille la nuit", gémit Sally Field dans *Cordes et discordes*. Car, comme de juste, pour se conformer aux mutations socio-cinématographiques des années quatre-vingts, telle héroïne qui cherchait naguère à conquérir son indépendance par le travail part aujourd'hui fiévreusement à la chasse au mari. Aux heures de grande écoute, les feuilletons télévisés, de *Génération pub* à *Family Man*, se moquent des femmes qui travaillent, vivent seules ou sont féministes, en les transformant en harpies ou en créatures aux nerfs à fleur de peau, les plus sensées finissant toujours par "rentrer dans le droit chemin" avant la fin de l'épisode. Dans les romans à succès, qu'il s'agisse de *A Sign of the Eighties* de Gail Parent ou de *Misery* de Stephen King, les femmes seules, ratatinées en vieilles filles acariâtres ou enflées à la dimension de dragons cracheurs de feu, ont rarement figure humaine.<sup>15</sup> Renonçant à toute aspiration hormis celle du mariage, elles mendient une alliance auprès du premier inconnu qui passe, ou achèvent à coups de massue les prétendants rétifs. "Tu as probablement laissé passer le prince charmant à force d'attendre", pleurniche l'une des héroïnes de Freda Bright dans *La Bague au doigt*, personnage typique de battante repentie.<sup>16</sup> Sa sœur et elle, à cause de leurs carrières, se disent "condamnées à ne jamais avoir d'enfant". Même l'héroïne de haute volée d'Erica Jong s'écrase littéralement au sol, à la fin de la décennie, lorsque l'auteur remplace la fringante Isadora Wing du *Complexe d'Icare*, symbole de l'émancipation féminine des années

soixante-dix, par la femme d'affaires aigrie et rangée de *Nana Blues*. Le livre est censé démontrer, comme le dit sans embages la narratrice, "à quelle impasse avait abouti la prétendue révolution sexuelle, et à quelle extrémité désespérée leur libération supposée avait réduit les femmes, dans les dernières années de cette période de décadence".<sup>17</sup>

Les traités de psychologie destinés au grand public ne se privent pas de confirmer ce diagnostic de misère aiguë de nos contemporaines. "Le féminisme, qui promettait de renforcer l'identité des femmes, n'a fait que provoquer chez elles une crise d'identité beaucoup plus grave", lit-on dans *Being a Woman*, l'un des guides spécialisés les plus vendus.<sup>18</sup> Les rédacteurs du très fameux *Belles, intelligentes et seules : Comment faire le bon choix en amour* proclament que le désarroi des femmes est "une conséquence directe du féminisme" puisque "c'est lui qui a fait naître le mythe de l'autonomie, de l'indépendance et de la carrière professionnelle comme summum de la réalisation de soi".<sup>19</sup>

Sous les gouvernements Reagan puis Bush, les responsables politiques se rallient aussitôt à ces thèses. Faith Whittlesey, porte-parole du président Reagan, compare le féminisme à "une camisole de force pour les femmes", ceci dans la seule et unique déclaration de la Maison Blanche sur le statut de la population féminine des États-Unis, intitulée : "Le féminisme radical bat en retraite".<sup>20</sup> Les juges et les hommes de loi pointent eux aussi un doigt accusateur sur le féminisme en établissant un lien tout à fait direct entre l'émergence de l'indépendance des femmes et l'accroissement de la délinquance féminine. Comme l'affirme tranquillement à la presse un shérif de Californie, "les femmes sont beaucoup plus libres de nos jours, c'est pourquoi elles commettent beaucoup plus de délits qu'avant".<sup>21</sup> Les experts de la commission d'Étude sur la pornographie vont jusqu'à prétendre que la réussite professionnelle des femmes contribue à augmenter le nombre des viols ; étant plus nombreuses à l'université et dans les bureaux, elles sont

davantage exposées à ce genre de risque, allèguent les rapporteurs de la commission.<sup>22</sup>

Même les universitaires interviennent dans le débat. Et ce sont, on le sait, des “experts” très écoutés dans le monde des médias. Sévissant sur les ondes et sur les écrans, ils s’emploient à persuader des millions de femmes que le féminisme les a condamnées à mener une “vie au rabais”.<sup>23</sup> Les juristes les mettent en garde contre les “pièges de l’égalité”.<sup>24</sup> Les sociologues déplorent que certaines réformes législatives leur ôtent toute “protection”. Les économistes leur expliquent que lorsqu’elles gagnent bien leur vie, elles contribuent à “déstabiliser la famille”.<sup>25</sup> Et les démographes, avec moins de retenue encore, légitiment tous ces discours à grand renfort de données prétendument objectives, pourcentages par sexe et taux de natalité, en précisant qu’ils disposent de chiffres prouvant que le mariage et la maternité sont incompatibles avec l’égalité.

Un certain nombre de femmes “libérées”, pour finir, joignent leur voix au chœur des lamentations. Dans le récit contrit de leur expérience, confessions dont certains éditeurs sont très friands, ces “superwomen repenties” décident de tout dire. Dans *The Cost of Loving : Women and the New Fear of Intimacy*, Megan Marshall, diplômée de Harvard, explique que le “mythe de l’indépendance” cher aux féministes a transformé les femmes de sa génération en pitoyables carriéristes mal aimées que leur obsession de réussir rend “inhumaines” et “incertaines de leur identité”.<sup>26</sup> D’autres journaux intimes de battantes affolées dénoncent les méfaits du “féminisme pur et dur”, comme le dit un auteur, qui condamne de brillantes carriéristes à passer de sinistres soirées solitaires entre une bouteille d’alcool et des plats surgelés.<sup>27</sup> Que nous a apporté le triomphe de l’égalité, écrivent-elles, si ce n’est des boutons, des crampes d’estomac, des tics, voire des comas profonds ?

Mais de quelle “égalité” parle-t-on ?

Si les femmes sont si égales, pourquoi constituent-elles les deux tiers des pauvres d’âge adulte aux États-

Unis? <sup>28</sup> Pourquoi près de 75 % des femmes qui travaillent à temps plein, c'est-à-dire presque deux fois plus que les hommes, ont-elles un salaire annuel inférieur à 20 000 dollars? <sup>29</sup> Pourquoi risquent-elles beaucoup plus souvent que les hommes de vivre dans les quartiers pauvres ou de se retrouver sans protection sociale, et plus sûrement encore sans la moindre retraite? <sup>30</sup> Pourquoi le salaire moyen des femmes est-il encore très loin derrière celui des hommes, situation inchangée depuis vingt ans? Pourquoi une femme diplômée d'université gagne-t-elle en moyenne moins qu'un homme qui n'a que le baccalauréat, comme c'était déjà le cas dans les années cinquante, et pourquoi une bachelière gagne-t-elle en moyenne moins qu'un homme qui n'a même pas le bac? <sup>31</sup> Pourquoi les Américaines souffrent-elles de la plus grande disparité de salaires entre hommes et femmes de tout le monde occidental?

Si les femmes ont vraiment gagné, comment se fait-il que 80 % de celles qui travaillent soient encore cantonnées dans les traditionnels métiers féminins de secrétaires, d'employées et de vendeuses? <sup>32</sup> Et inversement, comment expliquer que moins de 8 % des magistrats des instances fédérales ou nationales, moins de 6 % des juristes et moins de 0,5 % des dirigeants d'entreprise soient des femmes? <sup>33</sup> Pourquoi n'y a-t-il que trois femmes gouverneurs d'État, deux au Sénat et deux au hit-parade des cinq cents premiers hauts responsables d'entreprise du magazine *Fortune*? Pourquoi ne compte-t-on, toujours dans *Fortune*, que dix-neuf femmes sur les quatre mille cadres dirigeants, et comment expliquer qu'il n'y ait aucune femme dans les conseils d'administration de plus d'une entreprise sur deux?

Si les femmes ont tout, pourquoi n'ont-elles pas les moyens les plus élémentaires d'accéder à l'égalité dans le monde du travail? Contrairement à ce qui se passe dans presque tous les autres pays industrialisés, le gouvernement des États-Unis n'offre aucune possibilité de congé parental ou de garde d'enfants, et plus de 99 % des employeurs privés n'ont pas prévu la moindre



crèche.<sup>34</sup> Certes, les dirigeants d'entreprise ne nient pas cette discrimination sexuelle et la déplorent, mais personne ne fait d'effort concret pour lutter contre le mal. Dans un sondage effectué en 1990 à l'échelle nationale auprès des mille premiers dirigeants de *Fortune*, ils sont plus de 80 % à reconnaître que la discrimination à l'égard des femmes compromet leurs chances, mais moins de 1 % à faire de la lutte contre cette inégalité une priorité pour leur propre service du personnel.<sup>35</sup> Et de fait, lorsqu'on demande aux directeurs du personnel de classer dans l'ordre leurs préoccupations, la promotion des femmes arrive en dernier.

Si les femmes sont tellement "libres", comment expliquer qu'elles soient moins libres de faire des enfants qu'au cours de la décennie précédente ? Pourquoi celles qui décident de retarder une éventuelle grossesse en ont-elles moins la possibilité qu'il y a dix ans ? Les différents moyens de contraception sont moins accessibles, la recherche sur la contraception est presque arrêtée, de nouvelles lois limitant l'avortement — et l'information sur l'avortement — chez les jeunes et les plus démunies ont été votées, et la Cour suprême ne déploie guère d'ardeur pour faire respecter les droits dont disposent les femmes des milieux défavorisés depuis 1973.<sup>36</sup>

Le combat pour l'égalité des chances en matière d'instruction n'a pas davantage abouti. Les trois quarts des établissements scolaires continuent allègrement d'ignorer la loi fédérale qui interdit toute discrimination sexuelle dans le système éducatif, comme le montre une enquête de 1989. À l'université, les étudiantes de première année bénéficient d'un nombre réduit de bourses, le montant de celles-ci atteint 70 % seulement de celles accordées aux garçons et le sport féminin est misérablement subventionné en comparaison du sport masculin. Une enquête effectuée à la fin des années quatre-vingts sur les lois d'égalité dans l'enseignement montre que seuls treize États respectent les dispositions fédérales minimales (Article IX), et que la

réglementation antidiscriminatoire s'étend à tous les niveaux d'instruction dans sept États seulement.<sup>37</sup>

À la maison non plus, les femmes ne jouissent pas de l'égalité. Elles effectuent toujours 70 % au moins des tâches ménagères, et le seul changement notable de ces quinze dernières années est que les hommes de la classe moyenne croient qu'ils font désormais un peu plus de travail domestique. (En réalité, selon un sondage national de 1987, environ 31 % de femmes estiment que leur conjoint s'occupe équitablement des enfants ; trois ans auparavant elles étaient 40 %...)<sup>38</sup> Pire encore, dans trente États, le viol conjugal n'est pas considéré comme un délit, et dix États seulement disposent de lois pour réprimer la violence conjugale, alors que les coups restent de loin la principale cause de blessures chez les femmes à la fin des années quatre-vingts<sup>39</sup> Elles n'ont pas d'autre choix que la fuite, et elles trouvent que ce n'est pas une solution. Les crédits alloués à l'installation de centres d'accueil pour les femmes battues ont été sévèrement réduits, et un bon tiers du million de femmes dans cette situation qui demandent assistance restent sans secours.<sup>40</sup> Dans les années quatre-vingts, près de la moitié des femmes sans domicile fixe (et les femmes sont de plus en plus menacées à cet égard) sont victimes de violences conjugales.<sup>41</sup> À mon humble avis, les mauvais traitements infligés par les hommes sont beaucoup plus sûrement responsables de la clochardisation des femmes que les effets pervers du féminisme.

Les femmes sont à présent "libérées", dit-on. Mais il semble que les intéressées se fassent une tout autre idée de la situation. Lors des sondages, elles sont une immense majorité à répéter que l'égalité est encore loin. Près de 70 % des femmes interrogées par le *New York Times* en 1989 disent que le mouvement de défense des droits des femmes ne fait que commencer.<sup>42</sup> Dans le sondage Virginia Slims de 1990, elles s'accordent à dire pour la plupart qu'aux États-Unis, leur condition s'est améliorée "un peu, pas beaucoup".<sup>43</sup> À longueur de sondage durant toute la décennie, les femmes, dans leur

écrasante majorité, réclament l'égalité des salaires, l'égalité des chances, une loi sur l'égalité des droits, le droit d'avorter sans contrôle du gouvernement, une loi fédérale sur les congés de maternité et un système décent de garde d'enfants.<sup>44</sup> Sans rien obtenir. Comment oser dire, dans ces conditions, que nous avons "gagné" la bataille des droits des femmes ?

Tout ce battage orchestré sur le thème des femmes victimes du féminisme est absurde, pour ne pas dire choquant. Comme nous le verrons, les catastrophes imputées au féminisme ne sont que des inventions. De la "pénurie d'hommes" à "l'épidémie d'infécondité" en passant par la "déprime", cette prétendue crise de la condition des femmes provient non pas de leurs conditions de vie réelles, mais du monde clos des médias, de la culture de masse et de la publicité, un monde qui tourne sans fin sur lui-même en ressassant et déformant toujours davantage les fausses images qu'il se fait des femmes.

Elles savent bien, quant à elles, que le mouvement des femmes n'est pas responsable de leurs difficultés. Toutes les enquêtes menées à l'échelle nationale en témoignent : 75 à 95 % d'entre elles reconnaissent que les luttes féministes ont amélioré leur sort, et qu'il faut poursuivre dans ce sens. Elles sont à peine 8 % à croire que le mouvement a contribué à aggraver leur situation.<sup>45</sup>

\*

D'où vient le trouble qui gagne actuellement les femmes aux États-Unis ? Si tous ceux qui prétendent réfléchir à la question féminine voulaient vraiment le savoir, ils se contenteraient de le demander aux intéressées. Dans les nombreux sondages d'opinion, les femmes ne cessent de dire que l'inégalité, au travail comme à la maison, est l'une de leurs préoccupations majeures.<sup>46</sup> Si elle se plaignent constamment d'un manque, il ne s'agit pas d'amour mais d'emplois. Et c'est bien aux hommes, et non aux femmes qui travaillent, qu'elles reprochent de ne pas passer assez de temps

auprès des enfants ou à la cuisine. Les statisticiens de la Roper Organization constatent du reste que l'opposition des hommes à l'égalité est "une cause majeure de rancune, un facteur essentiel de stress" et "un grave motif d'irritation pour la plupart des femmes aujourd'hui".<sup>47</sup> Ce dont elles se sentent cruellement privées, ce n'est pas d'alliances ni de poussettes mais de justice. Lorsqu'en 1989, le *New York Times* leur demande quel est "le plus grave problème des femmes à l'heure actuelle", la discrimination dans l'emploi arrive largement en tête des réponses.<sup>48</sup> Les prétendues "crises" qu'évoquent si complaisamment les médias, les livres, les films, n'apparaissent nulle part. Dans les résultats du sondage Virginia Slims de 1990, le premier souci des femmes est le manque d'argent, suivi de près par le refus du mari de participer aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants. En revanche, interrogées sur leur désir de trouver un mari, d'occuper un emploi "moins stressant" ou de rester à la maison, elles placent unanimement ces préoccupations en fin de liste.<sup>49</sup>

Durant ces dix années, l'inégalité dont souffrent les femmes ne fait qu'accroître leur mécontentement. Dans les sondages, le nombre de celles qui dénoncent les discriminations subies dans la vie politique, professionnelle et familiale accuse une nette progression. Elles sont 10 % de plus que dans les années soixante-dix à se plaindre de l'inégalité des chances au travail, et davantage encore à déplorer que le fait d'être une femme ralentisse leur progression de carrière.<sup>50</sup> Vers la fin de la décennie, la proportion de femmes qui estiment être injustement brimées en matière de promotion et de salaire atteint 80 à 95 %. Le nombre de plaintes déposées auprès de la Commission pour l'égalité des chances dans l'emploi pour cause de discrimination augmente de près de 25 % sous les gouvernements Reagan<sup>51</sup> ; celui des plaintes pour harcèlement fait plus que doubler en une décennie, tout comme celui des plaintes pour harcèlement sexuel. Un nombre croissant de femmes disent être maltraitées chez elles, n'être pas considérées comme des

IV. LES CONSÉQUENCES DE LA REVANCHE SUR LE PSYCHISME, LE TRAVAIL ET LE CORPS DES FEMMES	477
11. C'EST DANS VOTRE TÊTE - LA REVANCHE THÉRAPEUTIQUE	478
12. LES FEMMES ACTIVES SONT PÉNALISÉES - LA REVANCHE SALARIALE	515
13. L'INVASION DU CORPS DES FEMMES - LA LIBERTÉ DE PROCRÉER SOUS LA REVANCHE	562
ÉPILOGUE	531
NOTES	641



Susan Faludi,  
Prix Pulitzer 1991,  
est reporter  
au Wall Street Journal.  
*Backlash* est  
un best seller  
aux États-Unis depuis 1991.

Susan Faludi remet les pendules à l'heure : rien n'est joué pour les femmes, la réaction machiste menace.

*Elle*

*Backlash* est un livre talentueux, brillant, féroce... L'argumentation portée par une série d'enquêtes pointues est convaincante.

PASCAL BRUCKNER, *Le Nouvel Observateur*

S'il se lit comme une descente aux enfers dans la guerre des sexes, *Backlash* n'est pas un pamphlet idéologique sur les « méchants hommes », mais l'analyse méthodique, implacable d'une nouvelle mécanique d'exclusion.

ANNETTE LEVY-WILLARD, *Libération*

Cette énorme recherche ne saurait se résumer en quelques idées générales, car son immense mérite est de préférer les preuves au discours incantatoire. Jamais ennuyeux, *Backlash* doit se lire patiemment et longuement, parce qu'il fournit une information par ligne.

JOSYANE SAVIGNEAU, *Le Monde*

Nous saluons le courage de Susan Faludi et souhaitons qu'à son exemple, de jeunes et talentueuses journalistes dénoncent cette guerre froide contre les femmes qui, ici, ne fait que commencer.

M.T. MASCHINO, *La Quinzaine Littéraire*